

Le vécu

Par Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Depuis quelque temps on travaille autour d'un certain nombre de problématiques philosophiques. Ce sont des questions très pratiques, parfois tellement liées à la pratique qu'elles ne sont pas spécifiées, et du coup le travail philosophique qui les sous-tend s'efface, devient trop flou. Les concepts deviennent ainsi des manières de nommer... on ne sait plus trop quoi, et perdent leur puissance. D'où cette tentative pour préciser un peu les choses, les problématiques... La question n'est pas de fixer un concept dans le marbre : chacun le transforme, le retourne, le trahis, l'oublie, l'utilise... comme il peut, rien à (re)dire à cela.



Pour citer ce document : KOZLOWSKI G., « Le vécu », CFS asbl, mai 2016, URL : <http://urlz.fr/3wNS>

Avec le soutien de :



Le vécu

Par Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Depuis quelque temps on travaille autour d'un certain nombre de problématiques philosophiques. Ce sont des questions très pratiques, parfois tellement liées à la pratique qu'elles ne sont pas spécifiées, et du coup le travail philosophique qui les sous-tend s'efface, devient trop flou. Les concepts deviennent ainsi des manières de nommer... on ne sait plus trop quoi, et perdent leur puissance. D'où cette tentative pour préciser un peu les choses, les problématiques... La question n'est pas de fixer un concept dans le marbre : chacun le transforme, le retourne, le trahis, l'oublie, l'utilise... comme il peut, rien à (re)dire à cela.

Travail du vécu

L'idée de travailler à partir du « vécu » des gens se répand largement dans le travail social, politique ou culturel, entendu au sens le plus large possible. Parmi les différentes acceptions de cette approche relativement omniprésente et fort ambiguë, il y en a une qui est plus liée à la philosophie. Il s'agit de l'idée d'utiliser ce dont on *pâtit* comme point de départ pour élaborer un savoir. Cette idée est proposée, telle quelle, dans les travaux d'un philosophe hollandais du XVII^{ème} siècle, Baruch Spinoza.

Le point de départ de Spinoza est très simple : toutes sortes de choses nous affectent et la manière dont ces choses nous affectent nous apprend certains éléments sur la nature de ces choses. Par exemple, si l'on est affecté par la pluie, on apprend que l'eau peut percoler à travers le tissu, qu'après un certain temps elle s'évapore, qu'elle refroidit le corps, etc.

Bien entendu, cette idée est aussi valable d'un point de vue social. Vivre dans une société implique d'être affecté par toutes sortes de choses, et encore une fois, la manière dont ces choses nous affectent nous apprend beaucoup sur cette société. Par exemple la manière dont

on est affecté par son voisin, son patron, l'architecture de son quartier, les modes de transport, ou le type de nourriture. Toutes ces questions que les ethnologues posent lorsqu'ils arrivent dans une société qu'ils veulent étudier, elles sont bien entendu tout aussi valables pour la nôtre.

Deuxième moment du raisonnement de Spinoza : ce qui nous affecte nous modifie, et nous modifie d'une manière qui nous est agréable, désagréable ou bien indifférente. Il pleut l'après-midi où on avait prévu un pique-nique. Ou alors le DJ passe notre « rythme » préféré lors d'une fête.

Ou, encore, on instaure un système de management par « *timesheets* » dans lequel il faut expliquer à quelqu'un ce qu'on fait toutes les 15 minutes.

Ce n'est pas une question psychologique qui est en jeu, il ne s'agit pas de « bien » prendre les choses, de positiver, ou de rester optimiste. Il s'agit d'action, Spinoza parle de « puissance d'agir ». Concrètement devoir rendre des comptes à un chefaillon paranoïaque, lui-même paralysé par toutes sortes d'évaluations, diminue notre capacité d'agir. Il faut entendre

par là que la manière de composer avec ce qui nous arrive, la capacité à agir dans le monde est amoindrie. Ce que nous sommes se réduit, cette rencontre nous amoindrit.

On peut imaginer que c'est bien de cela qu'il s'agit dans le management, de mettre des sortes d'œillères. Non pas tant se concentrer sur ce qu'on fait, mais surtout sur le fait de pouvoir justifier ce qu'on fait dans les termes de l'évaluation. Il faut penser comment on va justifier les 15 minutes, alors on va moins, ou plus faiblement, s'intéresser à d'autres choses qui nous affectent : le collègue qui n'a pas l'air en forme, ou alors les implications de ce qu'on fait au travail, par exemple.

C'est l'étape suivante du cheminement proposé par Spinoza : dans un premier temps ce qui nous affecte augmente ou diminue notre capacité d'agir, mais on est relativement passifs, ceci « nous arrive ». Telle ou telle rencontre « compose » agréablement ou désagréablement avec nous, or ces rencontres ne dépendent pas de nous. On retrouve souvent ce mécanisme dans ce qu'on diagnostique familièrement comme des tendances maniaco-dépressives, une bonne rencontre, puis une mauvaise rencontre, etc. Spinoza parle de « flottement d'âme ».

Puissance d'agir

La question est alors : comment être source d'une augmentation de sa propre puissance d'agir ?

Dans le langage de Spinoza : « Notre esprit est en partie actif, mais en partie passif, à savoir : dans la mesure où il a des idées adéquates, il est nécessairement actif et dans la mesure où il a des idées inadéquates, il est nécessairement passif (...) Les idées de tout esprit humain sont les unes adéquates, et les autres mutilées et confuses »¹.

¹ SPINOZA, Baruch. *Éthique*, livre 3 proposition 1.

La connaissance adéquate de ce qui nous affecte est le fait même d'être actif dans ce qui nous arrive ; inversement une connaissance inadéquate est la passivité.

Une connaissance inadéquate, précise Spinoza, est une connaissance mutilée ou confuse. Non pas une fausse information, il n'est pas question ici de vrai ou de faux, on est bien affectés par quelque chose, même dans le cas d'un mirage où d'une hallucination. Du coup, il s'agit de savoir comment on connaît ce qui nous arrive. La connaissance confuse ou partielle se définit par le fait de limiter la connaissance des choses dont on pâtit seulement comme bonnes ou mauvaises. Un bon exemple en est ces politiques appelées, à tort, « politiques d'activation », puisqu'elles limitent la connaissance à travail ou chômage, qu'elles interprètent comme : bien ou mal.

La connaissance inadéquate détache un élément et postule que c'est cet élément—là qui est efficace, ensuite elle postule que cet élément garde la même efficacité dans le temps. Par exemple que c'est seulement la pluie qui m'a affecté le jour du pique-nique et, ensuite, que la pluie est mauvaise dans toutes les circonstances.

Mais aussi la croyance que si, à une époque donnée, il y a une politique néolibérale, c'est la faute personnelle de tel ou tel politicien. Ou encore que si un élément ne peut pas être clairement détaché, alors le monde est incompréhensible, et tout est une question de malchance, puisque les choses nous arrivent, alors qu'avec un peu de chance ce sont de bonnes choses qui auraient pu nous arriver.

Ces deux croyances un peu magiques, « un élément est responsable de tout » et s'il n'y a pas d'élément magique ou de fantôme dans la machine, « tout n'est que hasard », ne sont en ce sens que deux modalités assez semblables de l'idée inadéquate. Il est important de noter que depuis le départ, connaissance et action sont liées. Il n'y a pas de connaissance déliée d'une action en cours. Il n'est pas non plus question d'un savoir qui permettrait ensuite une

action. Il ne s'agit pas de délibérer, juger, évaluer pour agir ensuite. Impuissance et idée inadéquate sont d'une certaine manière la même chose. Dans les deux cas, un élément tout puissant ou une chance inexplicable, nous sommes réduits à la passivité.

Étape suivante : « n'importe quelle chose peut être, par accident, source de joie, de tristesse ou de désir... Supposons que l'esprit est affecté en même temps par deux sentiments, dont l'un n'augmente ni ne réduit sa puissance d'agir, et dont l'autre l'augmente ou la diminue. D'après la proposition précédente, il est évident que, plus tard, lorsque l'esprit sera affecté par l'un grâce à sa cause véritable –qui (selon l'hypothèse) par elle-même n'augmente ni ne diminue sa puissance de penser– aussitôt il le sera aussi par l'autre qui augmente ou diminue sa puissance de penser, c'est-à-dire qu'il sera affecté de joie ou de tristesse ; et par conséquent c'est non pas par elle-même, mais par accident, que ladite chose sera cause de joie ou de tristesse. Et de même on peut facilement montrer que cette chose-là, peut, par accident, être cause de désir »².

L'idée inadéquate et la passivité, renvoient alors à l'imaginaire, à un monde d'associations d'idées, dont les associations sont passives. Ce n'est pas un monde d'erreur ; encore une fois la question n'est pas « vrai ou faux ? », mais la passivité : « tout ceci s'enchaîne de lui-même ».

Cet imaginaire, c'est par exemple l'idée qu'un tee-shirt porte chance, parce que lorsqu'on l'a porté, il s'est passé quelque chose d'agréable. Mais c'est aussi le rapport le plus courant aux statistiques. On peut faire des statistiques dans tous les sens et ensuite on leur attribue une valeur bonne ou mauvaise, selon ce à quoi on les associe arbitrairement. Du coup, tel ou tel indice statistique devient désirable, et l'action s'organise en fonction d'un objectif statistique quelconque.

² SPINOZA, Baruch. *Éthique*, livre 3 proposition 15.

Connaissance active

La question est donc : comment passer à une connaissance active, comment faire en sorte que l'augmentation de sa puissance d'agir ne soit pas une question de hasard ? Comme le résume Pierre Macherey, la réponse de Spinoza est qu'une « idée adéquate constitue la condition nécessaire et suffisante pour que l'âme puisse être reconnue comme active, au sens propre du terme »³. Nous l'avons déjà signalé, mais il est peut-être intéressant de le faire à nouveau, parce que c'est une approche qui est « dans l'air du temps », il n'est nullement question ici de psychologie. Ce n'est pas la manière d'appréhender les choses qui est en jeu. Il ne s'agit pas d'afficher une attitude positive, mais de produire des connaissances adéquates, c'est-à-dire des actions concrètes dans les situations dans lesquelles on vit.

En ce sens, il ne s'agit pas de séparer la connaissance immédiate que l'on peut avoir des choses d'une connaissance scientifique ou quelque chose de cet ordre. Il faut partir du fait que « nous avons une idée vraie », l'idée vraie est celle de notre corps, nous avons un corps et donc nous sommes bien affectés par les choses d'une manière qui augmente (joie) ou réduit notre puissance d'agir (tristesse)⁴. La question n'est pas de se débarrasser de ce premier niveau de savoir, on ne s'en

³ MACHEREY, Pierre. *Introduction à l'Éthique de Spinoza, La troisième partie, La vie affective*. P.UF, 1995, p 377.

⁴ Le raisonnement de Spinoza est plus complexe dans la mesure où, par toute une série de mécanismes liés notamment à l'imaginaire et à la mémoire, la joie ou la tristesse ne sont pas nécessairement des augmentations ou des diminutions de la puissance d'agir. Mais il n'est pas indispensable ici de prendre en compte cette partie de l'analyse. Si ce n'est pour, encore une fois, s'éloigner de toutes les éthiques post-modernes centrées sur le confort, « se faire du bien », etc...

débarrasse jamais, et il est bien utile dans beaucoup de cas.

L'enjeu est de passer, aussi, à des niveaux de savoir où il ne s'agit pas seulement de ce qu'on aime ou ce qu'on n'aime pas. La question n'est pas celle du vrai et du faux qui est celle d'un universel abstrait. Ce n'est pas non plus celle de ce qui plaît ou pas, qui est la question de l'individu. Mais : « comment on est affecté ? » Celle des agencements : « comment les choses, les sujets, le sens sont produits ? »

Par exemple : cela n'a pas beaucoup de sens de se demander si le *management* est vraiment « bien » pour « notre société », simplement parce que cela dépend de ce qu'on entend par « notre société ». Savoir si le *management* nous plaît ou non n'est pas non plus très utile. Peu de gens aiment les rendez-vous chez le dentiste, en général c'est loin d'être agréable, néanmoins c'est souvent la meilleure solution. Par ailleurs ne pas aimer le *management* ne fournit aucune piste qui permette de le combattre.

En revanche dans « comment sommes-nous affectés par le *management* ? », la question prend une autre tournure. « Comment » implique déjà une action, cette action dont nous avons vu tout au long du parcours du raisonnement de Spinoza qu'elle ne disparaît jamais. *Comment* le *management* nous amène à *agir* ? Qu'est-ce qu'il empêche comme action ? Quel cadre délimite le mode d'action prôné par le *management* ? Quel type d'acteurs il introduit ? Quels déplacements il induit ?

Ainsi posé, le problème intègre par ailleurs les deux autres questions. D'une part : comment le *management* est vrai dans un certain projet de société, comment le *management* construit ses vérités ? D'autre part : comment le *management* nous rend tristes, impuissants ? Mais aussi comment il y a un certain plaisir dans le *management*, comment une certaine manière d'avoir du pouvoir peut être désirable ? Ce sont alors autant d'éléments pour avoir une prise sur le *management*. Autant de pistes pour se dégager de son emprise, pour prévoir

dans une certaine mesure comment il va nous affecter dans telle ou telle situation, pour le combattre efficacement, pour ne pas l'aider, pour le dénigrer, pour ne pas croire en son efficacité, ni dans le fait qu'il soit indispensable. Cette connaissance est aussi un moyen de ne pas se laisser abattre lorsque la violence du *management* nous atteint. C'est aussi une manière de comprendre comment des éléments qui ne sont pas propres au *management* vont néanmoins s'agencer très bien avec lui.

Conclusion : quelques pistes pour l'éducation populaire

Travailler à partir de ce dont on pâtit c'est partir toujours de ce qu'on sait, de ce dans quoi on est déjà engagés. Cela n'implique pas d'être dans une petite histoire, il n'y a pas de petite ou de grande histoire, la question est jusqu'où on peut penser ce dans quoi on est.

Il s'agit de travailler à partir du savoir des gens et des chercheurs: trouver des questions pertinentes implique déjà un savoir. Ensuite c'est à partir de ce qu'on sait, à propos de la manière dont on est affectés, non pas pour lister des connaissances ou des opinions, mais pour produire un savoir adéquat. Car il ne s'agit pas simplement de recueillir des opinions, même des opinions critiques, mais d'entamer un travail de recherche. Enfin, c'est peut-être là l'essentiel, la question de l'action n'est jamais un deuxième moment. Il n'y a pas un moment où on évalue la situation et ensuite un moment où on s'engage. On est déjà engagé dans la situation qu'on tente de comprendre.